

C'est tout de même dur de devenir un vrai Luxembourgeois

La critique a été unanime à saluer la sortie du roman

Jean Portante, Mrs Haroy ou la mémoire de la baleine, éditions Phi, Luxembourg 1993

et l'auteur vient d'être récompensé par le prix Servais, la plus haute distinction littéraire du pays. Frank Wilhelm, le spécialiste de la littérature luxem-

bourgeoise de langue française, a écrit dans la "Warte" que ce roman avait tout pour recevoir le prix Goncourt... si sa maison d'édition ne s'appelait pas PHI, mais Gallimard.

Le livre commence et se termine par deux voyages, mieux deux pèlerinages. D'abord à San Demetrio en Italie, d'où sa famille a émigré, et pour clore le livre

après 500 pages, à Differdange, le lieu où l'auteur a passé le clair de sa jeunesse. Entre ces deux retours Claudio Nardelli, c'est le nom du narrateur dans le livre, plonge dans sa mémoire pour nous livrer l'histoire de sa jeunesse et l'histoire de sa famille. Une famille d'immigrés italiens qui s'est installée à Differdange. Et à travers son histoire, c'est l'histoire de l'immigration italienne, c'est la difficulté de toute immigration qui nous est contée. Même si les neuf premières années de sa vie forment la trame du roman, celui-ci n'est pas raconté de façon linéaire. Le même récit nous est présenté plusieurs fois, raconté à partir d'innombrables points de vue, avec toujours de nouveaux personnages. Un peu à la manière de ces vieilles tantes, mémoires vivantes de la lignée, qui savent entretenir les réunions familiales en ressassant toujours les mêmes vieilles anecdotes, mais en leur ajoutant de nouveaux rebondissements, en intercalant d'innombrables parenthèses sans jamais perdre le fil conducteur.

Le sujet principal du roman de Portante, c'est le dilemme auquel tout immigré est confronté. Va-t-il essayer de s'intégrer ou va-t-il rester en dehors de sa société d'accueil dans l'espoir d'un hypothétique retour? Pour Claudio cette alternative s'est posée de façon particulièrement douloureuse, parce qu'elle est vécue de façon différente par son père et par sa mère. Le père lui-même est déjà un immigré de la deuxième génération. Il est né à Differdange et il a pris la nationalité luxembourgeoise en 1952 après la naissance de ses deux fils qui restent donc provisoirement italiens jusqu'à leur majorité. Il parle le luxembourgeois et il préfère la télé allemande à la télé française. Il renie sa nationalité première, mais celle-ci s'acharne contre lui. Il a beau crier sur tous les toits qu'il est luxembourgeois, "sa vraie nature se déchaîne chaque fois qu'un match de foot oppose quelque équipe que ce soit à la squadra italienne. Alors, le temps d'un match, il oublie sa naturalisation et tout se met à hurler comme un ours en faveur des bouffeurs de macaronis, et cela au milieu de ses copains luxembourgeois" (p. 176).

Les aléas de la seconde guerre mondiale l'ont renvoyé en Italie où il a connu sa future épouse qui l'a suivi au Luxembourg. Elle aurait pu devenir institutrice dans son village natal et elle a essayé de persuader son mari de rester après la guerre en Italie. Lui qui était interprète dans l'armée grâce à sa connaissance de l'allemand et du français appris à l'école au Luxembourg, aurait pu devenir peut-être un petit fonctionnaire. Mais l'attrait du Luxembourg natal où sont toujours une partie de la famille et les copains, est plus fort. Et c'est le retour après la guerre, le retour à la condition ouvrière pour le père, dans le "paradis sidérurgique qu'était peu à peu devenu le sud du pays". Pour la mère qui refuse l'intégration c'est l'arrivée dans un pays inconnu et étranger. Elle refuse d'apprendre la langue de ce pays, une langue "qui sonne comme des bouteilles cassées, pour quoi faire? Comprendre oui, parler jamais" (p. 199). Telle est la position de la mère qui oppose son voeu de retourner au pays natal au projet du père qui désire l'intégration dans la société luxembourgeoise et l'ascension sociale de ses fils.

La rivalité des deux frères qui traverse tout le roman n'est qu'une transposition du conflit entre ces deux

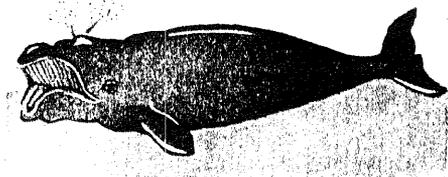
projets antagonistes. Les deux frères vont s'allier chacun avec un autre parent. L'auteur avec la mère, le frère aîné, Fernand, avec le père. Ces alliances vont exister jusque dans la traditionnelle partie de carte ou de 'mensch-ärgere-dich-nicht'. Le conflit autour de l'intégration se manifestera dans tous les domaines de la vie, dans la façon de manger, dans l'utilisation de la langue, dans les prénoms, dans la façon de s'habiller.... jusque dans les postures du corps et le rapport au corps. Toute la trajectoire sociale des individus est intériorisée dans leur corps. Ne peut être luxembourgeois qui veut. Pour les copains de classe, le bouffeur de macaronis, le putain d'ours est reconnaissable au premier coup d'oeil, surtout à la chevelure. Ce sujet est développé dans tout un chapitre qui fait état de la théorie que l'auteur avait construite autour de sa belle chevelure italienne en l'opposant aux aiguilles de sapin que les petits Schmietz et autres Meyer portent sur le crâne.

Le conflit passe aussi par les noms: Claudio s'appellera Claude, Nando deviendra Fernand. Prenez l'oncle Fredy par exemple, le premier à devenir luxembourgeois dans la famille qui a épousé la fille d'un fleuriste et qui a changé de prénom, parce qu'un magasin de fleurs ne peut s'appeler "Chez Alfredo".

Mais le conflit ne sépare pas seulement la famille en deux clans, il déchire chaque personnage dans son intérieur, et Claudio/Claude nous montre comment chacun met en oeuvre ses stratégies propres pour s'intégrer tout en déniait cette intégration, pour conserver ses racines tout en les coupant. Lui même s'est forgé une histoire mensongère sur d'hypothétiques origines luxembourgeoises qui devient "de plus en plus sophistiquée, avec arbre généalogique ramifié à l'infini et tout" (p. 451). Ses mensonges, il les considère comme une légitime défense, car même s'il n'y allait pas de sa vie, comme dans l'histoire de Don Rocco, dans laquelle les partisans étaient sauvés par un mensonge, il y avait quelqu'un à sauver. Ainsi il racontait que sa famille habitait le Luxembourg depuis belle lurette, qu'il ne savait pas parler l'italien... "Ce que j'inventais pour me hisser hors du cocon héréditaire dans lequel m'avait enfermé un passé que je n'avais pas eu le droit de choisir, était plutôt gai ... et en peu de temps je suis devenu expert en la matière" (p. 451).

Mrs Haroy, Moby Dick & Cie

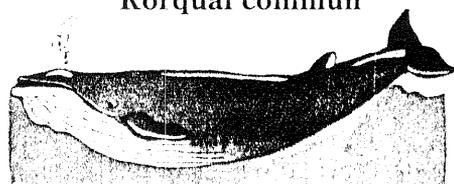
Et les baleines dans tout ça? Dans le roman ce mammifère des mers est employé comme métaphore pour l'immigré. Il ne peut pas respirer comme un poisson dans l'eau, mais il est quand même condamné à y rester, parce que le retour sur la terre-ferme, d'où il a émigré, lui est impossible. D'aucuns



Baleine franche



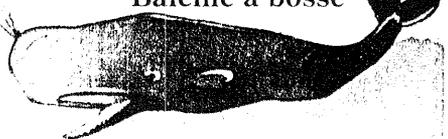
Rorqual commun



Rorqual bleu



Baleine à bosse



Cachalot

in: Grands animaux sous la mer

**Pour
comprendre
notre petit
microcosme
luxembour-
geois avec
ses
Schmietz,
ses Meyer et
ses Nardelli,
il faut lire ce
bouquin, tout
comme il faut
lire Rewenig
et Mander-
scheid.**

seront contrariés par ce thème de la baleine qui traverse le roman, par ces citations de Moby Dick, de Jonas et d'une bonne dizaine d'autres ouvrages. Ils devront être conscients que ce travail littéraire est la condition nécessaire pour rendre possible la divulgation publique de choses très personnelles et privées, notamment la rivalité des deux frères. La preuve: un avertissement précède le texte: *"Toute ressemblance fortuite avec des baleines vivantes ou mortes n'est que pure coïncidence"*. Mais personne ne s'y trompera.

La baleine n'est cependant pas seulement une figure allégorique, elle existe bel et bien. C'est Mrs Haroy, une baleine qui a été exhibée en 1954 à travers toute l'Europe et qui a aussi fait escale à Luxembourg. Mrs Haroy est le symbole de la mémoire retrouvée. Et l'auteur de ces lignes qui a le même âge que l'auteur du roman a retrouvé à la lecture les souvenirs ensevelis d'une baleine qu'il a vu, lui aussi, dans sa prime jeunesse. Il a retrouvé d'autres souvenirs dépeints dans le livre: la ville de Luxembourg des années cinquante, le tram, Pol Leuck ... et il a dû surtout constater qu'alors existait un monde qu'il ignorait absolument: les cités ouvrières du sud, l'usine, la mine et les immigrés. C'est seulement au Lycée qu'il rencontra le premier copain dont le nom se termina par un i et même un séjour pendant les vacances chez ce camarade à Dudelange, dans un quartier qu'on appelait "Italien", ne lui a pas permis de comprendre davantage.

Le roman s'arrête à la première communion de Claude. Avec la naissance d'une petite soeur, le conflit avec le grand frère va s'apaiser, car le narrateur ne sera plus le dernier, il sera "l'enfant du milieu". Peut-être aussi parce que le Luxembourg est définitivement accepté comme nouvelle patrie. Même la mère renonce à son désir de retourner au pays. Le bébé ne s'appellera pas Lucia d'après sa

grand-mère, comme il aurait dû, mais il aura tout de suite un nom bien de chez nous. Il s'appellera Josette.

Nous devons attendre la suite pour savoir quand Claude cessera de s'inventer une fausse identité luxembourgeoise. Ou a-t-il écrit le présent roman pour se réapproprier sa propre histoire? Mais est-ce bien la réalité, la vérité que nous raconte le romancier, cet expert en mensonges qui sait que *"l'histoire peut être racontée de plusieurs façons"* et qui se demande *"si toutes les choses dont (il) parle, se sont vraiment passées comme (il) les décrit"*? Qu'il y a plusieurs façons d'écrire l'histoire, il le sait depuis que l'instituteur leur a parlé d'Emile Mark, le bourgmestre, qui en 1912, a fait tirer sur les ouvriers en grève. Quatre morts joncheront le sol. La version que le grand-père Claudio raconte de l'histoire est toute autre que celle que l'instituteur leur enseigne; et dans le parc Gerlache a été érigée la statue de Mark et non celle d'Alberto Zecchetti, un des tués dont Claude a retenu le nom. Beaucoup d'événements pénibles de l'histoire sont tombés en oubli. *"C'est pourtant bizarre. D'un côté on s'affaire à bâtir des monuments afin que l'oubli n'ait pas le temps de s'installer, de l'autre, on s'efforce de noyer dans le temps la mémoire"* (p. 396). Ne faudrait-il pas deux statues? Celle de Mark et celle de Zecchetti pour permettre au promeneur d'aujourd'hui de voir *"le côté pile et le côté face de l'histoire"*?

Le roman de Portante est un monument à la gloire de l'immigration italienne au Luxembourg et sa vue différenciée de celle-ci est certainement plus probante que la thèse de "l'intégration réussie des immigrés italiens", ce lieu commun que les hommes politiques ne se lassent pas de nous servir. Pour comprendre notre petit microcosme luxembourgeois avec ses Schmietz, ses Meyer et ses Nardelli, il faut lire ce bouquin, tout comme il faut lire Rewenig et Manderscheid.